

SOLARIS

Science-fiction et fantastique

30 ANS

Le volet en ligne

145 *Lectures*
P. Raud,
E. Girard,
R. Bozzetto,
N. Spehner,
S. Lermite et
R. D. Nolane

153 *Sci-néma*
D. Sernine,
C. Sauvé et
J. Champetier



N° 150

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit

SOLARIS

Science-fiction et fantastique



*Le cinéma fantastique québécois brasse la cage:
Prise 2 !*

Entrevues avec Daniel Roby et Joël Champetier

N° 149

L'EXTRÉMISTE PÉNÉVANTE
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

7,95 \$

Par la poste, une seule adresse :

Solaris, C.P. 5700, Beauport (Québec) Canada G1E 6Y6

Courriel :

solaris@revue-solaris.com

Téléphone :

(418) 835-6890

Fax :

(418) 838-4443

Nom :

Adresse :

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Solaris est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 150 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 150 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne: juin 2004

© **Solaris et les auteurs**

Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Canada et É.-U. : 27 \$

International (surface) : 40 \$ / 28 euros

International (avion) : 46 \$ / 35 euros

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

A son stage du
décédé dans un
soirée. Vivante.
Malgré cela, le
dont il se souvient
leur vie comme
n'étaient pas
vu. L'heure
toute une

Lectures

Elias Jabre

Immortalis

Paris, Le Masque, 2004, 249 p.

[Prix du Roman Fantastique du Festival de
Gérardmer Fantastic'arts]

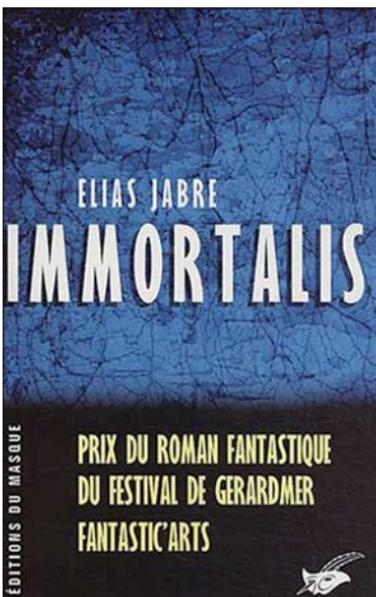
Avec un titre comme celui-là, on s'attendrait à un roman d'anticipation sérieux traitant uniquement d'immortalité, avec toutes les questions philosophiques, éthiques et scientifiques qui s'imposent. Hélas, c'est un premier roman, et ça se sent.

Paris, 2041. Stanislas, brillant généticien à l'ambition démesurée, cherche à percer le secret de l'immortalité. Il est appuyé par ses deux enfants, des Eugéniques créés par la science. Son deuxième soutien lui vient du gouvernement, dont les dirigeants se font vieux. Son détracteur principal est son beau-frère, Léonard, lui aussi généticien : ce dernier détient la clé de l'immortalité, mais refuse de la révéler. S'en suit une série de péripéties plus délirantes les unes que les autres. L'histoire se perd rapidement dans des courses-poursuites effrénées pour retrouver Léonard et le forcer à parler, et des duels qui arrivent comme un cheveu sur la soupe. Ceux-ci ne servent en réalité qu'à montrer à quel point les Eugéniques sont beaux, forts et brillants.

L'univers futuriste est à peine crédible : l'auteur, Elias Jabre, essaie de poser les bases d'un monde qui n'en a pas ou peu. Doit-on croire à ce futur sous prétexte qu'il est peuplé de voitures volantes, de cartes de transport magnétiques, de vêtements ultramodernes aux marques ésotériques, de chiens vert fluo génétiquement modifiés, et de mutants, sortes de cobayes ratés de la science ? Ces derniers sont entassés dans le Zoo, ancienne

ville désaffectée, devenue par la force des choses un périmètre à risque, qui sent à plein nez le **New York 1997** réchauffé.

Quant aux personnages, on n'y croit pas un seul instant. Leur personnalité est inexistante : tous s'expriment de manière égale, sans que rien ne détermine leur position sociale, leur âge ou leur sexe (le ministre et l'homme de main utilisent exactement les même vocabulaire et structures de phrase). Les dialogues sont à la limite du ridicule, bourrés de répétitions (après dix pages de répliques commençant par « bon » ou « mouais », je hurle) et de lieux communs. Et que dire du style, à la limite du verbiage, enchaînant phrases alambiquées et envolées pseudo-littéraires ? L'efficacité en est



considérablement diminuée. Dois-je aussi parler des nombreuses scènes de sexe, tellement inutiles et loufoques que je me suis demandé ce que je faisais là ?

Deux choses positives toutefois. Premièrement, j'ai ri à en pleurer à la lecture des dialogues, vraiment décalés, et des fameuses scènes de sexe. Ce qui m'a mis de bonne humeur, je l'avoue. Deuxièmement, la fin du roman : il s'y trouve les quelques idées intéressantes que j'attendais depuis le début.

Mais que de détours pour en arriver là ! Peut-on sauver de justesse un roman à la toute fin ? Rien n'est moins sûr. Ma lecture était déjà devenue un exercice d'analyse pour tenter de déterminer ce qui clochait, jusqu'à penser : « C'est peut-être une parodie de roman d'anticipation, et personne ne me l'avait dit ? » Si c'était le but, bravo ! Sinon, la principale faiblesse d'**Immortalis** n'est pas son thème (plutôt intéressant), ni même les erreurs de style, banales dans un premier roman : c'est le non-travail éditorial. L'écriture est un exercice difficile, une mise à nu risquée, où l'auteur s'expose aux critiques, parfois très dures. Ceci étant dit, je ne peux pas encourager **Immortalis**, sous peine de faire croire à l'auteur qu'il n'a pas besoin de travailler. Un bon coup de pied dans le texte et le style aurait été constructif. Il ne suffit pas d'avoir de bonnes idées, ni de réviser ses classiques : il faut une structure claire, solidement ancrée sur un scénario béton. Pour y arriver, il est intéressant de se faire conseiller judicieusement. Même les grands auteurs reconnus passent par là. Cela donne, sinon, un roman pressé dont la qualité est noyée sous le nombre de scènes d'action obligatoires. Méritait-il un prix ? Dieu seul le sait.

Vous l'aurez deviné, **Immortalis** n'est pas venu me titiller l'existentialisme. Dommage, mais rien n'est joué : Elias Jabbé pourrait faire un roman de SF de qualité s'il arrête de s'écouter écrire et de mélanger les genres.

Pascale RAUD

G. S. Viereck

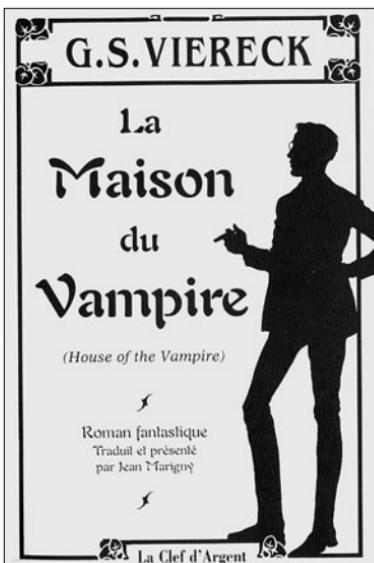
La Maison du Vampire

Dole, La Clef d'Argent, 2003, 123 p.

[Traduit et présenté par Jean Marigny]

Dans une brève introduction, le « vampirologue » émérite Jean Marigny présente une courte biographie de G. S. Viereck et nous révèle que **La Maison du Vampire** (titre original : **The House of the Vampire**) est l'un des premiers romans états-uniens qui traitent du vampire psychique. Ce dernier se distingue du vampire traditionnel car il ne boit pas le sang de ses victimes, mais se contente d'absorber leur énergie vitale. Cette forme de parasitisme permet au vampire psychique soit de prolonger sa vie tout en restant jeune, soit de posséder le corps de sa victime, processus que l'on peut qualifier plus ou moins de « réincarnation », ou soit de s'approprier le talent artistique ou littéraire d'autrui. Dans ce dernier cas, l'un des premiers exemples en est Reginald Clarke, vampire psychique dans **La Maison du Vampire**.

Agissant à titre de mécène, Clarke accueille chez lui de jeunes auteurs. Il



soutire directement de leur esprit des idées de romans, de pièces de théâtre et de poèmes dont il s'approprie la paternité. Lorsqu'il a terminé d'absorber les talents artistiques ou littéraires de ses victimes, Clarke les chasse de son existence et il les laisse dans un état proche de la dépression nerveuse. Le récit de Viereck raconte le destin de l'une des victimes, Ernest Fielding, jeune romancier, qui est ainsi dépouillé d'une pièce de théâtre et d'un roman dont chaque ligne a été soigneusement écrite en pensée mais jamais couchée sur papier. Mis au courant du pouvoir maléfique de son aîné, Ernest se révolte. La confrontation finale entre le voleur de l'esprit et sa jeune victime confirme la supériorité de Clarke ; sous le pouvoir dévastateur du vampire, Ernest Fielding est réduit à l'état de loque humaine, proche d'un état neurovégétatif.

Roman écrit en 1907, **La Maison du Vampire**, est conçu selon un modèle manichéen. Le dualisme du bien et du mal n'est pas neuf dans les histoires de vampires du XIX^e siècle mais il est intéressant de souligner le triomphe du vampire dans le récit de Viereck. Homme du monde admiré de ses pairs, musicien à ses heures, maître de la dialectique, Reginald Clarke n'en demeure pas moins un monstre. L'auteur révèle progressivement la diabolique personnalité de son personnage. Son vampire est un mégalomane égocentrique, sans remords ni conscience.

Sur le plan du style, malgré un foisonnement d'épithètes, on se surprend à sourire devant certaines réflexions des personnages. Par exemple, cette remarque à saveur mi-culinaire mi-littéraire du protagoniste : « Oui, ajoute Reginald, nous sommes ce que nous mangeons et ce que nos ancêtres ont mangé avant nous. Je mets le manque de fraîcheur de la poésie américaine sur le compte des galettes de nos ancêtres puritains. (p. 88) » On pourra ressentir un certain agacement face à la sensiblerie mièvre des personnages mais, au risque de me répéter, n'oublions pas que le récit a été écrit en

1907 ! Une émotion palpable se dégage des mouvements de l'âme d'Ernest Fielding et malgré un sentimentalisme suranné, le lecteur se laisse prendre au jeu. Comme le dit Jean Marigny, « tout cela confère au roman un charme un peu désuet qui n'est pas désagréable ».

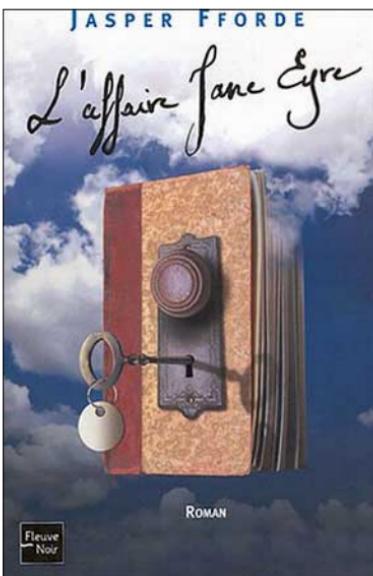
Estelle GIRARD

Jasper Fforde

L'Affaire Jane Eyre

Paris, Fleuve Noir, 2004, 390 p.

Pour un premier roman, c'est une réussite. D'autant qu'il n'est pas donné à tout le monde de découvrir qui a écrit les pièces de Shakespeare ! Nous entrons donc, en tant que lecteurs, dans un livre-monde qu'il est difficile de situer dans une époque précise. On se trouve en une Grande-Bretagne d'un futur à la fois proche et « différent » composée de lecteurs passionnés, qui connaissent par cœur les ouvrages classiques d'un Dickens ou de Charlotte Brontë. Imaginez donc leur indignation lorsqu'un maître chanteur s'introduit dans le manuscrit d'un ouvrage de Dickens, en extrait un personnage et



le tue ! On en retrouve le cadavre dans la rue. Et il disparaît de l'ouvrage de Dickens. Ce n'était qu'un avertissement pour obtenir une somme énorme : il enlève ensuite le manuscrit de **Jane Eyre**... L'ouvrage risque cette fois de disparaître en entier puisque le roman est écrit à la première personne. Angoisse. Fort heureusement, les ChronoGardes veillent. De plus, les envoyés spéciaux, détectives littéraires, subtils comme la belle Thursday Next (!), vont débusquer celui qui a pris le nom d'Acheron Hades, qui se rit des coups de revolver et des poignards. Seule une certaine combinaison métallique pourra en venir à bout. Et saviez-vous que les personnages des romans s'ennuient à toujours tourner en rond dans les pages du manuscrit ? Qu'ils regrettent certaines opportunités qu'ils ont omis de saisir ? Il faudra que Thursday, par amitié pour Rochester remette de l'ordre sentimental dans **Jane Eyre**. Mais les personnages que l'on aide, furent-ils des « êtres de papier », peuvent aussi être reconnaissants à Thursday... Je n'en dirai pas plus. C'est un ouvrage extrêmement bien fait, qui joue sur les codes de divers genres, et que je trouve très divertissant.

Roger BOZZETTO

Pierre Corbucci
Journal d'un ange
 Paris, Gallimard (Série noire), 2004,
 200 p.

Nous laisserons aux experts le soin de déterminer si **Journal d'un ange**, de Pierre Corbucci, publié dans une collection de romans policiers, est un roman fantastique, un récit policier, de la fantasy ou, pourquoi pas, de la science-fiction. Peut-être même un peu de tout ça. En tout cas, une chose est sûre, ce livre est une sorte d'OVNI dans cette collection habituellement consacrée au roman noir et qui ne sait plus quoi faire pour augmenter ses cotés de lecture ! L'histoire se passe au Paradis, celui de la mythologie chrétienne, le royaume de Dieu en per-

sonne (mais on ne prononce jamais son nom : on ne dit pas « Nom de Dieu » mais « Nom d'Il », on évite « Dieu sait quoi » remplacé par « Il sait quoi », etc.). Il se passe des choses pas très catholiques dans le royaume : des anges gardiens disparaissent en série. Les démons de l'Enfer ne sont pas dans le coup. Eriel, un ange inquisiteur, est chargé de l'enquête. Depuis quelque temps déjà (difficile à évaluer dans un monde où tout est éternel) un vent de fronde souffle dans le Saint des Saints. Le PPN (Pourquoi pas nous) accueille des anges qui envient certains « priviléges » des humains, notamment le fait d'avoir un corps et, surtout, un sexe !

Alors que le monde des anges et des humains est surtout préoccupé par la Coupe du monde de football, Eriel commence une enquête périlleuse dans un Paradis miné par une situation économique préoccupante et qui mène de difficiles tractations avec les Enfers pour redresser la barre. De plus, certains archanges ne voient pas cette enquête d'un bon œil car, contrairement à l'opinion bien répandue chez les croyants, le



Paradis est un divin panier de crabes où les fonctionnaires sont aussi, sinon plus, emmerdants que sur la Terre.

La hiérarchie angélique utilisée dans ce livre est inspirée librement de la tradition médiévale, elle-même issue de la Kabbale. Mais comme le fait remarquer l'auteur : « Toute ressemblance avec des anges existants ou s'étant manifestés serait purement fortuite. » On l'aura compris, avec cette histoire fantaisiste, plus drôle que tragique, on est loin du roman noir pur et dur auquel nous a habitués la Série noire qui navigue de plus en plus souvent en eaux troubles. Le récit est amusant et son intérêt principal repose d'ailleurs entièrement sur l'originalité et sur l'humour, car l'enquête d'Eriel n'est pas vraiment passionnante. Ici, tout est dans les détails surprenants, les dialogues savoureux, les petites remarques déjantées et le contexte général plutôt insolite. [NS]

Mark Sullivan

Labyrinthe

Paris, Robert Laffont (Best-Seller), 2004, 350 p.

Mark Sullivan est un auteur de thrillers mais **Labyrinthe** est un récit d'aventures où se mêlent habilement le suspense et la science-fiction. L'action se passe presque entièrement dans le Labyrinthe, un univers souterrain tentaculaire situé dans l'est du Kentucky, le plus grand réseau de grottes naturelles de la planète, mille kilomètres de galeries dont la moitié seulement est explorée. Robert Gregor, un physicien déséquilibré, mégalomane, y a caché un fragment de pierre lunaire aux propriétés extraordinaires. D'une part, cette pierre est un supraconducteur qui fonctionne à la température ambiante, mais de plus, elle est capable de canaliser l'énergie puis de la multiplier de façon ahurissante. Par exemple, si cette pierre était frappée par la foudre (ce qui a bien failli arriver !), elle se transformerait en une véritable bombe thermonucléaire. Quand Tom Burke, un spéléologue re-



nommé, accepte de participer avec sa fille de quatorze ans à une expédition au cœur du Labyrinthe, dans le cadre d'une expérience de survie organisée par la NASA, il ignore le danger potentiel qui le guette. Gregor et une bande de voyous à sa solde prennent Burke et sa fille en otage. Le groupe s'enfonce dans les profondeurs de la terre pour retrouver la pierre convoitée. Une seule personne peut sauver Tom. Une seule personne connaît les recoins du Labyrinthe aussi bien que lui : sa femme Whitney. Malheureusement, traumatisée par une expédition qui avait mal tourné, elle a juré de ne plus jamais retourner dans ces grottes. Pourtant, elle n'a pas le choix : elle doit descendre. Dès lors, le cauchemar commence... ainsi qu'une aventure digne de **Voyage au centre de la terre**, avec de nombreux rebondissements.

Mark Sullivan sait ménager ses effets. Il nous décrit une palpitante course contre la montre car Gregor n'est pas le seul à vouloir récupérer la fameuse pierre. Sur ordre du Président, qui en a fait une priorité, les militaires et les agents secrets se

lancent aussi dans la course, avec des conséquences catastrophiques prévisibles. L'élément de science-fiction est assez plausible et bien développé, sans le jargon à la Michael Crichton, pour que l'on embarque facilement dans ce récit d'aventures bien ficelé. Une excellente lecture d'été...

Norbert SPEHNER

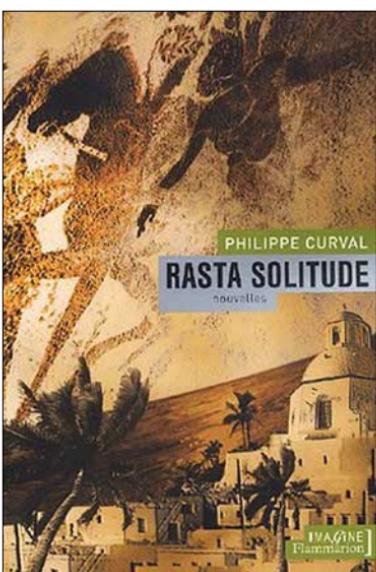
Philippe Curval

Rasta solitude

Paris, Flammarion, 2003, 268 p.

C'est la dissonance, « révélateur d'une profonde distorsion entre l'homme et le paysage », qui a inspiré ce recueil de onze nouvelles.

Un vacancier seul tue le temps sur une plage entre un parasol élimé et une mer vaguement malveillante. Au Cap-Vert, Sergueï plonge à la recherche d'un trésor mystérieux, avant d'être absorbé par sa matrice originelle. Au Kenya, Phil Wagner, un globe-trotter indépendant et chauve, se retrouve le premier être agglo-méré à une entité dévoreuse d'humains. Rastafari, le gardien de phare de l'extrême-



mité de l'univers, perd la vie « dans le feu d'artifice de sa compassion ».

Philippe Curval, grand voyageur, a écrit ces textes lors de ses pérégrinations, y puisant odeurs, couleurs et exotisme. Dans ces lieux, des marginaux, étrangers au décor, déracinés et solitaires, provoquent le surnaturel sans le vouloir. Comme ce vieux routier de la science-fiction française l'explique dans une préface en forme de manifeste de la SF rastaquouère : « Écrire de la science-fiction, c'est explorer des mondes différents sans l'intention de s'intégrer. »

Un recueil de haute tenue, écrit dans une langue superbe, bien plus recommandable en tout cas que l'indigeste **Blanc comme l'ombre**, sorti il y a quelques mois en J'ai Lu Millénaire. [SL]

Kim Stanley Robinson

Chroniques des années noires

Paris, Presse de la Cité, 2003, 750 p.

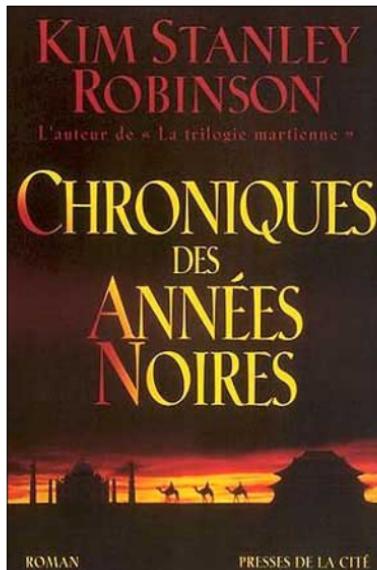
Depuis le succès (mérité, il est vrai) de sa trilogie martienne, Robinson est attendu au tournant. « Auteur majeur cherche sujet de roman ambitieux. » *Space opera?* Trop convenu. *Hard science?* Déjà vu. Ce sera donc l'uchronie. De celles qu'on oublie pas – de celles qui remontent si loin, et dont les développements sont si complexes, qu'on y est pris au piège. Jusqu'au vertige.

Le point de départ de ces chroniques est fort simple : au Moyen-Age, une peste particulièrement virulente a transformé l'Europe en désert. L'Occident tel que nous le racontent les livres d'histoire n'existera jamais. Robinson restitue cette réalité parallèle à travers le filtre des deux religions devenues dominantes, l'Islam et le Bouddhisme, dont les valeurs innervent les civilisations en devenir et structurent chaque membre de la communauté humaine.

D'une telle cacophonie l'auteur a choisi d'isoler une dizaine de voix – destins singuliers qui se racontent et racontent les changements de leur monde, dans l'espace qui va du XIV^e au XIX^e, tentant

d'en saisir l'origine, la finalité, l'essence. Joies, souffrances, passions, peines, doutes et délires, le lecteur bon public devra se farcir (à répétition) tout l'éventail des émotions et des relations humaines avant de comprendre où on veut en venir... C'est qu'il y a un mouvement irréductible, au cœur de ces tranches de vie et *derrière* le récit proprement dit. Le *mouvement*, cette composante essentielle des mystiques orientales... Robinson, en malin compositeur qu'il est devenu, tente ici un pari habile : faire coïncider une technique narrative avec le ressort secret qui agite son petit théâtre intérieur. Tout est cyclique, nous dit-il. Les personnages vivent, et puis meurent. On entame de nouvelles histoires. Avec d'autres figures ? Pas si sûr. Tout est cyclique. Les mêmes personnages reviennent, encore et encore ; en somme, ils se *réincarnent*, après une courte attente dans le purgatoire du Bardo ; ils changent simplement de nom, ne gardant de leurs existences passées qu'une initiale symbolique (B, I ou K : admirable astuce). Tirant des fils qui n'en finissent jamais de se dévider, traversant les époques, brassant les idées, le roman se réclame d'une ambition insensée : l'accession à une sorte d'universalité (intemporelle) de la condition humaine. On se permettra d'en sortir pantois. Et vaguement inquiet. Car s'il renverse complètement nos perspectives, ce bouleversement tectonique n'en débouche pas moins sur un constat d'échec. Les formes peuvent changer, le fond demeure ; on se dispute toujours la suprématie du monde.

Roman dense, **Chroniques des années noires** est à mettre à l'actif des poids lourds de l'année SF. Par son ampleur, par sa puissance, par la gamme des thèmes abordés, l'auteur s'est sans doute rapproché de son idéal du moment : écrire une uchronie « terminale ». L'uchronie qui enterre les uchronies. Robinson a pour lui du talent et une certaine obsession perfectionniste. Déjà à l'œuvre dans la trilogie martienne, sa capacité à mobiliser les connaissances les plus diverses et à



les mettre au service du récit fait encore merveille. Religion, science, politique, économie, aucun aspect de *son* histoire n'est négligé. Voilà qui explique (ou justifie ?) en partie la longueur du roman – ainsi que l'ampleur de la tâche du lecteur. La récompense est pourtant largement à la mesure de l'effort consenti – même si on ne peut se départir, à l'issue de ces quelque 700 pages, d'une certaine frustration. Trop sage, Robinson ? Cette impressionnante mosaïque ne manque certes ni de profondeur ni de souffle, mais on aurait aimé que l'auteur s'affranchisse plus franchement des modèles qu'il a chercher à dépasser ; que le texte, en somme, s'affranchisse du texte et nous parle plus franchement des infinies ressources de la *fiction*.

Sam LERMITE

Terry Goodkind
La Première Leçon du sorcier
 Paris, Bragelonne, 2003, 532 p.

Déjà publié il y a quelques années en format poche par J'ai Lu, en deux volumes aux couvertures hideuses, et dans une

traduction différente, le pavé de Terry Goodkind se retrouve aujourd’hui au catalogue de Bragelonne, le plus gros fournisseur de fantasy du marché français, à qui il faut savoir gré d’avoir repris la belle couverture de l’édition reliée américaine du livre, ce qui donne de la gueule à cette réédition.

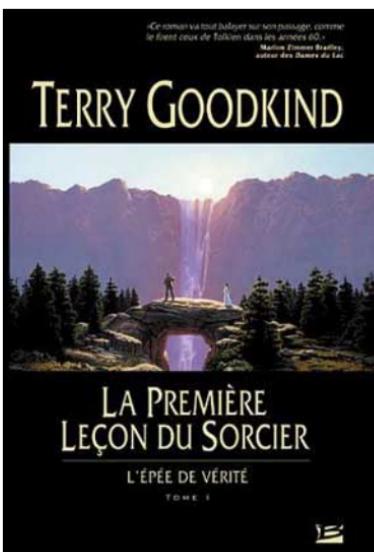
Le monde où se déroule l’action de la série, dont **La Première Leçon du sorcier** est le premier chapitre, se compose de trois régions séparées par des frontières magiques en principe infranchissables, la Terre d’Ouest, les Contrées du Milieu (ça ne vous rappelle rien ?) et D’Hara. Le héros, Richard Cypher, un coureur des bois qui a pas mal de problèmes personnels à résoudre, à commencer par savoir qui a tué récemment son père, sauve une jeune femme mystérieuse non loin de la frontière de sa Terre d’Ouest et des Contrées du Milieu. Et quand il apprend que cette belle Kahlan arrive tout droit de l’autre côté de la frontière réputée hermétique, il comprend vite que son existence vient de prendre un tournant frisant l’épinglé à cheveu. La magie se met alors à déborder de toute part: des créatures extraordinaires commencent à hanter forêts et cieux de la Terre d’Ouest et le meilleur ami de Richard, le vieux Zedd, se révèle être en réalité un grand sorcier réfugié secrètement que Kahlan est venu appeler au secours. Car la catastrophe se profile sur les Contrées du Milieu depuis que le tyran de D’Hara, Darken Rahl, les a envahies et s’est mis en tête de détruire le monde avec des objets magiques, les boîtes d’Orden. Mais encore faut-il qu’il les trouve... Et Zedd fait de Richard le détenteur de l’Épée de Vérité. Cette lame est d’une rare efficacité mais avec juste un petit défaut: elle fait ressentir la souffrance de ses victimes à celui qui la manie...

Ce qui précède peut faire craindre le pire et on pourrait croire que la fantasy de pacotille dévidée au kilomètre (ou à la tonne) est au rendez-vous. Pourtant, si vos yeux arrivent à survivre à l’insupportable petitesse de la police de caractère

qui donne l’impression de lire un annuaire téléphonique, vous pourrez découvrir un univers soigné et des personnages qui sont autre chose que le carton-pâte que laissaient supposer leurs noms quelques-fois un peu ridicules (la palme revenant à ce « Zedd » qui fait sans cesse penser à Zorro...). L’intrigue, bien menée après un début un peu poussif, sait surprendre le lecteur avec, par exemple, des séquences sado-maso à effaroucher les âmes sensibles qu’on n’est guère habitué à trouver dans ce genre de roman ! Devenir sorcier dans le coin n’est apparemment pas une sinécure... Et tomber amoureux de la belle Kahlan non plus.

N’étant guère porté sur la fantasy, j’avais décidé de demander cette critique un peu sur un coup de tête, histoire de voir si j’allais survivre à l’épreuve. Or, si vous avez un spécialiste des yeux pas loin pour vous fournir de nouvelles lunettes et si vous avez les biceps de The Rock pour supporter le poids du bouquin pendant des heures, **La Première Leçon du sorcier** vous fera découvrir un auteur, Terry Goodkind, qui mérite de l’être.

Richard D. NOLANE



Sci-néma



Van Helsing © 2004 Universal Studios

par Joël CHAMPETIER [JC], Christian SAUVÉ [CS],
et Daniel SERNINE [DS]

Van Helsing, ou « The League of Ordinary Monsters »

Si **The Mummy**, le premier grand succès du réalisateur de **Van Helsing**, Stephen Sommers, avait été un agréable divertissement, **Return of the Mummy** avait prouvé ce dont on se doutait : l’obsession première de Sommers est les effets spéciaux de tous ordres, et il semble persuadé qu’un bon scénario doit être essoufflant avant d’être intelligent. Par ailleurs, les bonzes d’Hollywood semblent avoir décidé pour de bon que tout film fantastique est destiné exclusivement aux jeunes spectateurs et, par conséquent, que sa piste sonore doit être assourdissante et sa trame musicale l’antithèse de la subtilité.

On pourrait en déduire immédiatement que je n’ai pas aimé **Van Helsing**. Il serait plus juste d’écrire que ce genre de film – **Blade**, **Hellboy**, **League of Extraordinary Gentlemen** et maintenant **Van Helsing** – vise une autre tranche démographique que la mienne. C’est la culture des *comics*, avec ses excès scénaristiques qui, transposés au cinéma, deviennent des excès sonores et kinétiques. C’est aussi le domaine du postmoderne et du transtextuel : on reprend des personnages séculaires (devenus des archétypes mais aussi de simples silhouettes coloriées) et on les fait interagir en multipliant les références superficielles. On obtient ainsi un Hugh Jackman qui passe sans effort et presque sans modification du rôle de Wolverine (des **X-Men**) à celui du célèbre chasseur de vampires, on obtient (encore !) un Mister Hyde au gabarit de Hulk, qui

comme le Bossu de Notre-Dame escalade les clochers de la cathédrale parisienne, on obtient un « agent » Van Helsing qui visite le laboratoire secret de ses patrons pour se faire attribuer les dernières armes-gadgets disponibles, exactement comme James Bond se faisant équiper par « Q » au début de chaque mission, on obtient des protagonistes qui font du trapèze entre tours et beffrois à la manière de Spider-Man se balançant d'un gratte-ciel à l'autre – avec le même mépris des lois de la dynamique, de l'inertie et du simple bon sens.

Et si le jeu des acteurs se voit réduit à sa plus simple expression, les accessoires, eux, sont relégués au statut de jouets, le plus typique étant cette arbalète « à répétition », superficiellement basée sur les premières mitrailleuses Gatling, mais apparemment dotée d'une réserve inépuisable de carreaux et où la corde (a priori, ça reste une arbalète) ne joue plus aucun rôle. Beau joujou, à peu près inefficace contre les vampires ailés, issu de la même armurerie qui fournit à Van Helsing les scies rondes portatives qui jaillissent à point nommé de ses manches, où elles sont rangées en temps normal, apparemment immatérielles puisqu'elles ne l'encombrent jamais, pas plus que les vingt kilos d'accessoires métalliques qui se trouvent toujours à portée de main dans ses poches ou à sa ceinture... Je m'arrête ici : culture des *comics* disais-je, donc credo du « n'importe quoi », y compris les douze coups de minuit qui s'étaisent sur vingt minutes.

LA SORTIE DU FILM VAN HELSING LIBREMENT INSPIRÉ
DE L'OEUVRE DE BRAM STOKER A DES RÉPERCUSSIONS INATTENDUES...

VOUS SENTEZ CES VIBRATIONS?
IL Y A QUELQUE CHOSE SOUS TERRE
QUI N'ARRÊTE PAS DE TOURNER
ET DE SE RETOURNER
À UNE VITESSE PRODIGIEUSE!



Ce qui ne veut pas dire que je me suis ennuyé durant ce film – s'y endormir est d'ailleurs physiologiquement impossible. Mais disons que les aspects qui ont occupé mon attention n'étaient sans doute pas ceux espérés par le distributeur: comparer le jeu de David Wenham en Faramir et son rôle de moine ingénieux et peureux dans **Van Helsing**, ou encore recenser les acteurs qui ont interprété Dracula durant trois quarts de siècle de cinématographie et me demander s'il y en a un qui a livré une aussi piètre interprétation que ce Richard Roxburgh (la réponse est oui, il y a eu pire, mais enfin....).

Hum... près de six cents mots, et je n'ai toujours pas tenté de résumer l'histoire. Voyons voir... Pour donner vie à sa descendance (qui a la forme d'innombrables grappes d'œufs, bonjour **Alien**) Dracula veut prendre à Victor Frankenstein la technologie galvanique que ce savant mal avisé a mise au point pour animer son célèbre monstre composite. En plus du personnage éponyme, Anna, la dernière représentante de la famille Valerious (dernière parce que son frère est devenu loup-garou – bonjour l'homme-loup !), veut elle aussi truicider le comte des vampires, ce qui permettrait à ses propres ancêtres de trouver enfin le repos éternel. Quant à Van Helsing, une bague le relie à cette histoire de rivalité historico-ancestrale, mais il ignore comment, n'ayant aucun souvenir de ses origines – rebonjour Wolverine !

Hum, ça manque de momies là-dedans, et où diable sont Sherlock Holmes et Jack l'Éventreur quand on en a besoin ? **[DS]**

Jours sombres à Hogwarts

À la veille de son départ désormais annuel pour le collège de magie de Hogwarts, le jeune Harry Potter, plus que jamais persécuté dans sa famille adoptive, apprend qu'un redoutable criminel, un dénommé Sirius Black, s'est échappé de la prison d'Azkaban, pourtant gardée par les terrifiants *Dementors*. L'apprenti sorcier à lunettes l'ignorait, mais ce Sirius s'était douze ans plus tôt rendu complice du meurtre de ses parents, en révélant leur cachette à Voldemort, celui dont on ne prononce pas le nom. Sirius Black aurait-il l'intention de pénétrer dans le collège de Hogwarts pour terminer la tâche assassine de son présumé maître ? C'est ainsi que se met en place **Harry Potter and the Prisoner of Azkaban**, dont l'intrigue se déploie ensuite à un rythme soutenu, impliquant un nouveau professeur de *Defense Against the Dark Arts* au nom transparent de Lupin (excellent David Thewlis), un hippogriffe qui se laisse chevaucher par le jeune Potter, une professeure de voyance qui est myope comme une taupe (savoureuse Emma Thompson)... et bien des trucs magiques qui sont du bonbon pour les yeux.

Quelquefois, les réalisations antérieures d'un cinéaste peuvent éclairer son dernier film ; quelquefois pas du tout. Dans le cas d'Alfonso Cuaròn, ni *Y tu mamá también*, ni *Great Expectations* (la version de 1998 avec Gwyneth Paltrow et Ethan Hawke) ne laissent présager ce que le cinéaste mexicain ferait du relais que lui tendait Chris Columbus, réalisateur des deux premiers Harry Potter. Je ne sais pas ce qu'en ont pensé les parents qui sortaient à la fin du film avec des marmots abasourdis dans leurs bras, mais pour ma part j'en ai pensé le plus grand bien. Le changement d'atmosphère trouve sa manifestation la plus radicale dans la transformation du château-collège, Hogwarts ; d'annexe de Disneyland, il est passé à un monument d'architecture pseudo-gothique dressé dans un décor beaucoup plus sauvage. Jamais les Pennines n'auront paru aussi escarpées – quasi alpines, en fait, comme le montre le nouvel emplacement de la maisonnette d'Hagrid. Dans ce troisième volet, le collège de sorcellerie acquiert une personnalité à part entière, avec son immense tour de l'horloge et son pont couvert romantique (au sens propre : il pourrait servir de fond de scène à un *lieder* de Schumann).

Les orthodoxes de l'évangile selon Rowling grognent déjà sur les forums de discussion : le troisième roman de la série aurait subi de graves amputations en passant au grand écran. Il faudra bien se faire une raison : madame Rowling ayant écrit un quatrième et un cinquième tomes aussi gros que des Larousse, les coupures n'en seront que plus sévères d'un film à l'autre. Pour ce lecteur-ci, qui a



bien aimé les romans mais n'est pas entré en religion, il ne manque rien de crucial à **Harry Potter and the Prisoner of Azkaban**. Certes, les amateurs de quidditch seront déçus, tout comme les fans de Maggie Smith ou d'Allan Rickman, les professeurs McGonagall et Snape respectivement (mais peut-être les leçons de ces maîtres se retrouveront-elles sur le DVD?).

Seront désappointés aussi les gens qui estiment qu'il faut de l'humour partout (sous la forme d'un marmouset sosie de Vladimir Poutine, par exemple). Pour ma part, je note surtout qu'on a bien peu tiré parti des talents de Garry Oldman, qui incarne Sirius Black et que ceux de Richard Harris nous manquent dans le rôle d'Albus Dumbledore. Tout est question d'équilibre : d'aucuns jugeaient les deux premiers films trop longs, à près de trois heures chacun. Celui-ci, tentant de rendre justice en deux heures à un roman plus substantiel, s'avère peut-être trop court. L'auditoire aurait bien supporté, j'en suis sûr, des scènes où l'on aurait mieux approfondi les enjeux : trahisons passées, conspirations présentes, antagonismes de classe.

Par ailleurs, les jeunes acteurs sont rendus un peu trop vieux pour leurs rôles (difficile de croire que Daniel Radcliffe et Ruppert Grint n'ont que treize ans) mais en revanche ils ont pris un peu de métier, à l'exception de Tom Felton, qui semble avoir régressé dans son rôle de Draco Malfoy (à la vérité, le scénario ne lui laisse que de brèves apparitions, où il est plus pathétique que redoutable – alors que, dans le roman, son père et lui sont vraiment sinistres).

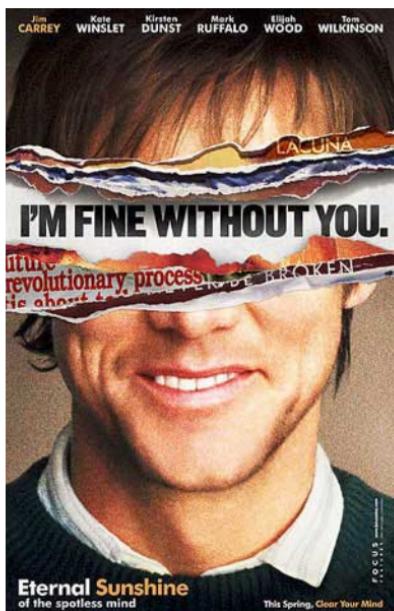
Malgré ces quelques réserves, mon jugement est positif : il y a *Shrek* pour rire à gorge déployée, et il y a **Harry Potter and the Prisoner of Azkaban** pour se laisser frôler par les doigts glacés de la crainte, au pied d'un château résolument sombre guetté par les épouvantables *Dementors*.

Pour ceux qui aiment leur magie noire, sans sucre. [DS]

Eternal Sunshine of the Spotless Mind

La science-fiction a toujours eu une relation discrète mais privilégiée avec la mémoire : qu'on pense à divers films qui se sont inspirés – avec plus ou moins de bonheur – de romans ou de nouvelles de Philip Dick : **Blade Runner**, **Total Recall**, **Impostor**, **Minority Report**, **Paycheck**, sans oublier **Dark City**, dont les origines sont tout autres mais qui part lui aussi d'un casse-tête mental. Le fait que bien des amateurs de littérature SF aient grandement apprécié le film **Memento**, qui ne relevait pas de la science-fiction, semblerait appuyer mon hypothèse. Les jeux sur la mémoire, comme ceux sur la perception de la réalité ou sur le paradoxe temporel, sont stimulants pour l'amateur éclairé de SF et de cinéma.

Eternal Sunshine of the Spotless Mind, de la science-fiction ? pourraient se récrier certains tenants de la culture générale. Absolument, dans la mesure où la procédure du psychologue Howard Mierwiak (incarné par Tom Wilkinson) se veut une extrapolation rationnelle sur ce que l'on sait déjà faire, c'est-à-dire identifier et cartographier en temps réel des points précis du cerveau sollicités par tel ou tel stimulus mental (idéation, phonation, compréhension, expérience spirituelle, effort de mémoire, calcul mental, etc.).



Dans le film, le bon docteur Howard offre à ses patients d'effacer les souvenirs liés à une tranche de vie ou à une personne, généralement après une rupture, une séparation ou un deuil. C'est ainsi que Joel Barish, incarné par Jim Carrey avec une retenue exemplaire, veut effacer de sa mémoire la colorée Clementine (Kate Winslet), après avoir appris qu'elle en avait fait autant. Leur relation de deux ans a suivi l'inévitable évolution de ces choses-là : fraîche et grisante dans les premiers mois, grâce à l'imprévisible, volubile et fantaisiste Clementine, la relation entre elle et Joel est devenue terne, routinière, hérissée d'irritants et criblée de silences boudeurs.

Sauf que durant l'opération, qui a lieu durant une nuit de sommeil monitoré par deux adjoints, Joel, en revivant les souvenirs au moment de leur oblitération, sent renaître son amour et il regrette sa décision. Joel reste semi-conscient parce que les deux adjoints bâclent la procédure, ayant manifestement la tête ailleurs (l'un d'eux, incarné par un Elijah Wood grandeur nature, a des visées sur Clementine, qu'il veut séduire en reproduisant les meilleurs moments de sa relation avec Joel).

Si mon résumé vous paraît confus, c'est en partie parce que l'histoire n'est pas simple. Le scénariste Charlie Kaufman nous a habitués à cela avec **Adaptation** et le savoureux **Being John Malkovich**. **Eternal Sunshine of the Spotless Mind** n'est décidément pas un film pour spectateurs paresseux, car tout le processus

par lequel on revisite les souvenirs en vue de les effacer repose sur une variété d'effets : ambiances oniriques ou déjantées, points de vue très subjectifs, transitions vertigineuses, identités gommées, paradoxes visuels... On est loin de l'effet de flou accompagné d'un arpège de harpe qui servait jadis (entre autres à la télé) à signaler le basculement dans le songe ou dans l'imaginaire. Ajoutons à cela que la majeure partie du film est une enfilade de flashbacks, après un premier quart d'heure qui se déroule le lendemain de la procédure d'effacement.

Je devrais peut-être m'arrêter ici, avant de faire plus de tort à un film qui mérite absolument d'être vu, surtout si vous avez apprécié **The Truman Show** et **Memento**, ou si vous aimez les filles spontanées qui changent souvent la couleur de leurs cheveux et qui affichent une préférence marquée pour la couleur orange. [DS]

Shrek 2 : un plaisir monstre

J'ai lu des critiques à l'effet que la deuxième mouture de **Shrek** était encore meilleure que la première. Sans aller jusque là (le film de 2001 avait quand même l'attrait de la nouveauté et l'effet de surprise de son humour irrévérencieux), je dirais que **Shrek 2** se hisse à égalité de son prédecesseur.

L'histoire enchaîne dès la fin « heureuse » du premier film : Shrek a épousé la princesse Fiona, qui s'est avérée aussi verte et corpulente que lui. Il faut maintenant aller présenter l'époux aux parents, le roi et la reine du royaume Far Far Away, une transposition pseudo-médiévale d'Hollywood. Si la reine semble assez prête à s'accommoder d'un gendre vert et vulgaire (on verra pourquoi à la fin), le roi s'y objecte fermement. C'est qu'il est redétable à la fée marraine (sorte de Martha Stewart bien en chair, avec des ailes), qui pour sa part était responsable de l'état hybride de Fiona : princesse diurne ravissante, ogresse nocturne. Le prince Charmant (Charming, c'est son nom), propre fils de la fée marraine, devait aller déposer un baiser sur les lèvres d'une Fiona endormie, pour briser ce sort, mais Shrek l'a devancé dans les circonstances qu'on connaît si l'on a vu le premier film. Industrieuse (et industrielle), la fée marraine compte bien voir son fils devenir l'héritier par alliance



du royaume, aussi pousse-t-elle le roi à mettre un mercenaire (le redoutable Chat botté !) aux trousses de Shrek. La menace sera de courte durée et le Chat botté (aux accents de Zorro, interprété par Antonio Banderas) deviendra un allié de Shrek, au grand agacement de l'âne à qui Eddy Murphy donne voix : « *the position of the annoying talking animal is already taken* ».

Les retournements de situation abondent, les allusions à d'autres films (dont **Le Seigneur des Anneaux**) fourmillent, de même que les références socio-culturelles variées, susceptibles d'amuser les spectateurs de toutes les générations, y compris ceux qui, comme moi, ont l'âge d'avoir connu ces « peintures », populaires dans les années 70, représentant des chats aux immenses yeux tristes.

Tout y passe, de l'émission **Entertainment Tonight** aux fantaisies sous-vestimentaires présumées de Michael Jackson, sans oublier le tapis rouge de la cérémonie des Oscars, l'omniprésente chaîne de cafés Starbuck's et les clins d'œil à divers personnages des frères Grimm ou d'autres conteurs célèbres.

Le premier film était basé sur un livre de l'illustrateur et écrivain pour jeunes William Steig (mort l'an dernier à l'âge vénérable de 96 ans). Le deuxième est un scénario original rédigé à plusieurs mains. Il faudra voir si les producteurs auront la main aussi heureuse avec le troisième **Shrek**, déjà évoqué. [DS]

Les premiers frissons du réchauffement planétaire

Le soir où j'écris ces lignes, un vent froid secoue mes fenêtres et l'on annonce un risque de gel au sol durant la nuit, dans les Laurentides.

Un 29 mai.

Quelle meilleure ambiance pour rédiger un commentaire sur le dernier film de Roland Emmerich, **The Day After Tomorrow** ?

Des critiques enthousiastes ont écrit que ce film aiderait à faire battre George W. Bush aux élections présidentielles, en montrant les conséquences de l'irresponsabilité égoïste des puissances industrialisées, en particulier celle de la société nord-américaine, coupable à elle seule du quart des émissions de gaz à effet de serre. Bien qu'il s'agisse d'une responsabilité partagée, il reste que Bush est le principal acteur à avoir dit clairement, en refusant d'entériner les accords de Tokyo : « nous ne changerons pas un iota à notre mode de vie ». Comprendre : « c'est un droit sacré que d'aller au Wal-Mart en véhicule utilitaire sport gobeur d'essence ».

Tels sont, en filigrane et au premier degré, le propos et le message de **The Day After Tomorrow**.

Cela vu et cela fait, il reste de la place pour un film d'anticipation-catastrophe où l'on montrerait un véritable réchauffement planétaire, avec des incendies à la grandeur d'un état ou d'une province, avec des canicules dont le bilan meurtrier se chiffrerait en centaines de milliers (au lieu des 15 000 victimes durant la canicule européenne de 2003), avec des marées hautes dévastatrices et, oui, des tornades monstres comme dans **The Day After Tomorrow**. On pourrait utiliser le même scénario, et recourir à la même... compression du temps, dirons-nous. Car s'il est un point où Emmerich sollicite lourdement notre « suspension d'incrédulité », c'est celui-là : la fonte massive des glaces polaires, le changement radical de salinité et de température, causent un brusque dérèglement des courants océaniques qui jusqu'ici emmenaient vers l'hémisphère nord les eaux chaudes de l'équateur... tout cela en quelques jours. Les perturbations atmosphériques qui s'ensuivent sont si gigantesques qu'elles pompent un air glacé en provenance de la troposphère. Résultat : une ère glaciaire instantanée s'abat sur l'hémisphère nord, symbolisé dans le film par une New York inondée puis couverte de neige.

Au cœur de la tourmente (et de l'action), le jeune Sam Hall (incarné par Jake Gyllenhaal, un bon choix physionomique), fils du paléoclimatologue Jack Hall (personnifié par Dennis Quaid, correct mais sans plus). Comme dans tout film catastrophe, diverses destinées individuelles sont proposées à l'attention du spectateur, entre autres celles d'un météorologue britannique (Ian Holm) et son équipe. L'idylle naissante et le mariage en faillite sont au rendez-vous ; je ne crois pas trop vendre la mèche en disant que l'une fleurira et l'autre sera restauré par l'épreuve. Ce n'est pas vraiment cela qui rive l'amateur à son siège, pas plus que le sort du petit cancéreux ou du policier noir.

Non, ce sont plutôt, comme vous l'avez sûrement entendu depuis la sortie du film, les effets spéciaux et les scènes de catastrophe à



© 2004 Twentieth Century Fox

échelle métropolitaine. On excusera la banalité du commentaire mais, à elles seules, les scènes de tornades (Los Angeles) et de raz-de-marée (New York) valent le prix d'une sortie au cinéma. Puis (autre cliché, désolé), les images de synthèse atteignent ici de nouveaux sommets de raffinement dans le réalisme. Les États-Uniens adorent voir des voitures lancées comme des jouets, et adorent voir New York victime de cataclysmes (depuis l'engloutissement sous les sables dans **Planet of the Apes** jusqu'à l'engloutissement sous les glaces dans **Artificial Intelligence**, en passant par l'engloutissement sous les vagues de crimes dans **Escape from New York**).

Soulignons aussi l'inventivité du scénariste (Emmerich, encore) dans les ramifications des conséquences du cataclysme. Oui, ces loups qui se sont échappés du zoo, ils reviendront. Oui, ce cargo qui s'avance au cœur de Manhattan inondée, il servira lui aussi à quelque chose. Même l'équipée en raquettes et en traîneau, entre Washington et New York, rencontrera des embûches originales.

En prime, des vues de la Station spatiale internationale *complétée...* ça, c'est vraiment de la science-fiction !

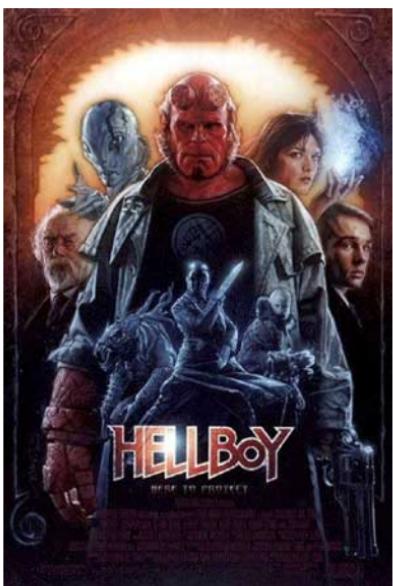
Il ne faut donc pas laisser le nom d'Emmerich vous dissuader de voir **The Day After Tomorrow**. Oui, ce réalisateur est coupable de **Godzilla**, oui il peut se montrer exaspérant quand on lui laisse un drapeau étatsunien entre les mains (**The Patriot**), mais il nous a aussi donné **Stargate** et, avouons-le, **Independance Day** était diantrement divertissant. Je vous propose de voir **The Day After Tomorrow** pour le suspense et l'action ; vous ne devriez pas être déçus. [DS]

Hellboy

Après quelques faux départs (**Cronos**, **Mimic**), le réalisateur Guillermo del Toro s'est récemment établi comme *auteur* fantastique avec deux bons films qui se complètent bien : **Blade II**, bourré de scène d'actions et d'effets spéciaux, prouvant sa compétence technique, et **El Espinazo Del Diablo**, un bon petit thriller surnaturel qui démontre sa capacité à présenter un film avec du cœur, de l'intrigue et de véritables personnages.

Avec **Hellboy**, del Toro semble avoir eu le champ libre pour fusionner ces deux types de cinéma. Adapté de la bande dessinée de Mike Mignola, le film met en vedette un demi-démon à peine domestiqué (Hellboy, magnifiquement interprété par Ron Perlman), mis au service du gouvernement américain pour lutter contre les forces du mal, qui ont tendance à prendre des formes tentaculaires cauchemardesques.

Mais il y a un peu plus au personnage de Hellboy qu'un simple héros surnaturel. Ce n'est pas un intellectuel. Il ne se complique pas la vie avec des considérations d'ordre philosophique et possède un suprême dédain pour l'autorité, fût-elle parentale ou gouvernementale. Sa vie se résume à manger (beaucoup), combattre ce qui doit être éliminé et tenter de courtiser la jolie Liz Sherman (Selma Blair), une autre mutante au service du gouvernement. Superhéros de catégorie col-bleu, volontiers persifleur, Hellboy accomplit le travail avec compétence, mais préférerait nettement mieux rester chez lui à regarder la télévision.



Mais c'est sans compter sur les plans diaboliques de Rasputine et des Nazis (!), qui veulent faciliter la conquête de la Terre par des forces occultes grâce à un portail dimensionnel. Ou quelque chose comme ça : comme il arrive souvent dans ce genre de film, l'action prime sur la cohérence et **Hellboy** devient souvent une succession d'images numériques avec notre demi-démon qui tire sur tout ce qui agite des tentacules. C'est bien fait, mais un peu répétitif, voire même un peu dommage car, entre deux scènes d'action, del Toro prend soin d'esquisser des personnages crédibles. Quand a-t-on pu voir un démon manger des biscuits

en racontant ses problèmes sentimentaux à un gamin, tout en bouillant de jalousie à la vue de sa bien-aimée en compagnie d'un autre homme ? On aurait préféré moins d'imagerie numérique et plus de scènes de ce genre.

En attendant une suite peut-être plus satisfaisante, on notera tout de même qu'il s'agit là d'un film fantastique bien fait, avec un traitement spectaculaire de créatures d'inspiration lovecraftienne. Le succès commercial du film augure bien pour la carrière de del Toro, qui semble bien placé pour devenir un réalisateur essentiel du genre. Des rumeurs planent au sujet de ses prochains projets, mais peu importe : ses fans sans cesse plus nombreux sont déjà assurés d'être au rendez-vous. [CS]



Dans un cinéma québécois près de chez vous

Nous sommes en 2035. La couche d'ozone a été détruite par le gaz carbonique des voitures, l'industrie chimique et le « pouch-pouch en ca-cane ». La Terre cuit sous les rayons du soleil. Le capitaine Charles Patenaude et sa valeureuse équipe s'embarquent sur le vaisseau spatial *Romano Fafard* dans un voyage aux confins de l'univers afin de trouver une nouvelle planète pour les habitants de la Terre. Il leur arrivera bien des aventures en chemin...

Avant même tout commentaire proprement cinématographique, il faut d'abord et avant tout saluer **Dans une galaxie près de chez vous** comme un indiscutable succès populaire du cinéma québécois. Avec plus de deux millions de dollars d'entrée au moment où j'écris ces lignes, il va sans dire que ce film a pulvérisé le record de recette pour un film de science-fiction réalisé en français au Québec. On me dira que ce n'était pas un exploit, considérant la quasi-absence de film de science-fiction dans notre cinéma national, mais le succès du film réalisé par Claude Desrosiers a dépassé même les prédictions les plus optimistes de ces concepteurs en recueillant aussi la faveur des critiques et en faisant preuve d'une surprenante longévité en salle. Presque deux mois après sa sortie, dans la semaine du vendredi

28 mai au jeudi 3 juin, il était toujours au troisième rang au box-office francophone, ne cédant la place qu'à la mégaproduction **The Day After Tomorrow** et la comédie d'animation **Shrek 2**.

Prédire avec certitude un succès en salle est hasardeux ; heureusement pour le critique, il est beaucoup plus aisé d'analyser les causes d'un succès *a posteriori*.

D'une certaine façon, les producteurs et scénaristes ont su transposer au grand écran la stratégie qui avait déjà connu du succès à la télévision. On pardonnera cette lapalissade, mais plus une œuvre réussit à plaire à un large éventail du public, plus elle a de chance de devenir populaire. Or, c'est ce qui s'est passé avec la série télévisée. Originellement conçue pour jeunes et diffusée sur un canal spécialisé – VRAK TV – **Dans une galaxie près de chez vous** est assez rapidement devenue une série culte appréciée par les enfants, certes, mais aussi par quelques adultes et surtout par les adolescents. Je dis « surtout par les adolescents », car on sait que ce segment de l'auditoire est particulièrement difficile à fidéliser. Il est clair que les personnages sympathiques et l'humour débridé de l'émission a su leur plaire. Et c'est aussi ce qui s'est produit au cinéma, si on se fie aux commentaires sur l'Internet. Ainsi, sur le site de canoe.com, 90 % des centaines de commentaires enthousiastes sont le fait d'enfants de moins de 12 ans et d'adolescents de 12 à 17 ans, un de ces derniers affirmant qu'il avait vu le film 19 fois et se promettant de le revoir ! Encore un signe qui permet de penser que le film ne partira pas de sitôt des grandes salles. Ce qui n'empêche pas les adultes aussi de professer leur enthousiasme ; citons ce père de famille qui explique qu'il a fait le voyage de Toronto à Montréal pour que sa fille de 9 ans puisse assister au film !

Si on se réjouit d'un pareil succès, il faut par contre reconnaître que, à l'instar de la série télévisée, le contenu SF de ce film laisse peu d'emprise à la réflexion et au commentaire, du moins dans les pages d'une revue spécialisée comme **Solaris**. Une fois passée l'introduction, qui illustre avec un peu plus de gravité les conséquences de l'effet de serre sur cette Terre du futur proche, le reste du film est ludique et ne prétend évidemment pas offrir une réinterprétation ou une critique la moindrement sérieuse sur le genre. En réalité, les meilleurs gags du film sont poétiques, comme celui de la galaxie des chaussettes perdues. Autrement dit, sous cette surface de film de science-fiction, **Dans une galaxie près de chez vous** est d'abord et avant tout une comédie de situation qui renvoie à des émissions populaires comme **La Petite vie**, comme l'illustrent l'abondant dia-

logue truffé de *running gags*, la mise en scène statique, et le cabotinage des interprètes, tous très à l'aise dans un registre comique qui rappelle les sketchs de la Ligne nationale d'improvisation – ce qui n'est pas surprenant lorsqu'on sait que plusieurs de ces comédiens ont fait leurs classes dans la LNI.

Je terminerai donc avec une mise en garde destinée aux lecteurs adultes qui ne connaissent rien de l'univers de **Dans une galaxie près de chez vous**: sans doute serait-il préférable qu'ils jettent d'abord un coup d'œil à un épisode de la série télévisée à VRAK TV. Si cela ne vous amuse pas, répétons que le film est très fidèle à la série, les améliorations se situant plutôt au niveau de la direction artistique car, même s'il s'agit d'un petit budget, les producteurs ont quand même pu se permettre une cinématographie et des décors qui font un peu moins « télévision ».

À la lueur de tout ce qui vient d'être dit, on ne s'étonnera pas qu'une suite soit déjà annoncée, et ce n'est pas faire un prodige de prospective que de supposer que ce second film bénéficiera d'un budget plus conséquent. Qui sait, peut-être assistons-nous à la naissance d'une franchise à la **Star Trek** dans le petit monde du cinéma québécois ? [JC]

PATRICK S. EN DIRECT D'HOLLYWOOD NOUS PARLE DU FILM LA PEAU BLANCHE

Des succubes en joual, certain que les Québécois ne se sont pas sentis concernés.

Alors que si tu parles du yable,
c'est plus dans les moeurs:
ça parle au yable; va donc chu
le yable; le yable est pogné
dans la cabane ...
Si Mitsou avait été
la succube, je
dis pas...

